

La rubrique RECHERCHES EN COURS a pour ambition de présenter en alternance des programmes individuels ou collectifs de recherche et des thèses de doctorat en cours.

Après avoir rendu compte à plusieurs reprises de travaux de doctorants et ce, depuis les premiers numéros de **Correspondances**, elle accueille aujourd'hui un texte de Rachid AZLOUK qui poursuit, à l'Université de Tours, une thèse de doctorat sur la **croissance urbaine dans la péninsule de Zarzis en Tunisie** (direction de recherche : Pierre SIGNOLES).

Dans sa note, l'auteur s'interroge sur les mécanismes de la croissance urbaine de Zarzis. En mettant l'accent sur les stratégies familiales, il montre comment les recompositions à l'œuvre, spatiales et sociales, réactualisent un modèle d'organisation sociale fondée sur la famille élargie.

Croissance urbaine et logiques familiales

Le cas de Zarzis (Sud-Est tunisien)

Rachid AZLOUK,
enseignant à Médenine,
est doctorant à l'Université
François Rabelais
de Tours.

La croissance urbaine est souvent envisagée par référence à des dynamiques de modernisation. Elle recouvre de nouveaux aménagements de l'espace, liés à des mouvements de population, de reconversion d'activités et de diversification des sources de revenus. Néanmoins, les transformations du contexte économique et les changements sociaux les plus apparents ne sauraient dissimuler la complexité des processus dits de modernisation. Les recompositions à l'œuvre et, plus particulièrement, en ce qui concerne la structuration spatiale, peuvent trouver leurs vecteurs dans des formes d'actualisation de modèles antérieurs d'organisation sociale.

Zarzis, agglomération de 68 480 habitants, située sur le littoral du Sud-Est tunisien, en pleine région oléicole, offre, à cet égard, un site d'observation particulièrement instructif.

**La Senia et le Jnen : de
la parcelle agricole à l'îlot
résidentiel familial**

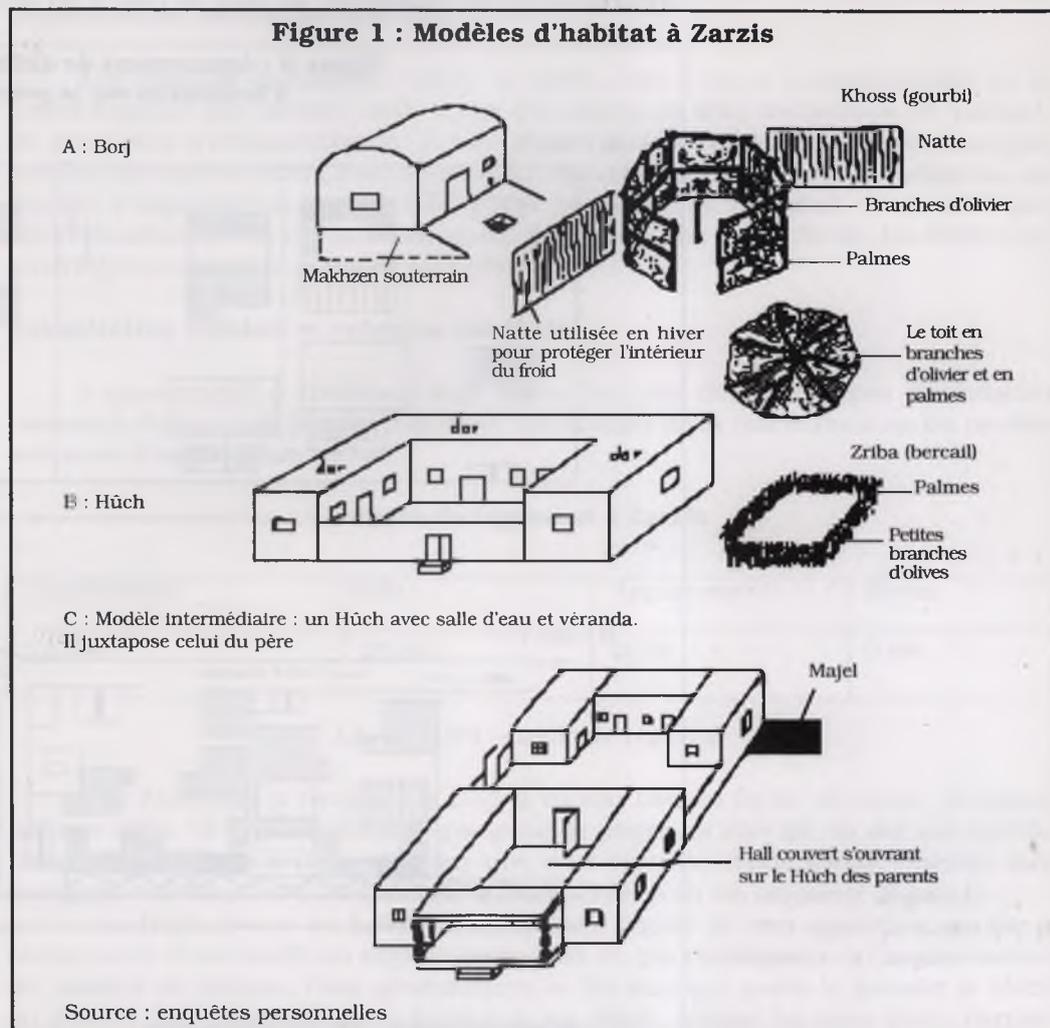
La famille y est apparue comme un analyseur pertinent non seulement des recompositions sociales mais des mécanismes de production du bâti et de croissance urbaine que ces recompositions engendrent. Les changements qui l'affectent sans pour autant remettre totalement en cause son organisation antérieure s'inscrivent dans l'espace de la ville, lui donnant une physionomie originale dont nous présenterons ici les principales caractéristiques.

La Senia et le Jnen à la base du peuplement de la presqu'île de Zarzis

Une analyse des changements et des permanences ne peut être menée que dans une perspective historique. Aussi un rapide rappel du peuplement de la presqu'île de Zarzis est-il nécessaire.

L'appropriation de cette presqu'île par les *Accari*, au XVI^{ème} siècle, s'est traduite par la fixation de cinq fractions (ouled BOU ALI, NHEMED, SAÏD, MOUENSA et KHALAÏFA) chacune autour d'un *ksar*, donnant naissance à des sous-espaces structurés selon les liens de consanguinité. Les cinq fractions étaient propriétaires (terre *melk*) et consacraient leur temps à l'entretien de la parcelle oasienne : la *Senia*. Celle-ci constituait l'îlot familial. De un à deux hectares en moyenne, elle était délimitée par des *tabias* (mur en terre battue) ou des haies de cactus. Son usage double, agricole et résidentiel, se matérialisait par sa subdivision en deux zones : l'une était réservée aux cultures maraîchères et, notamment, à celle

du sorgho, un produit essentiel dans la consommation locale ; l'autre abritait le logement familial ou *Hûch*, ainsi que le *Khoss* (gourbi en palmes et branches d'olivier) et la *Zriba* (bercaïl) pour le petit cheptel (figure 1). D'autres parcelles, les *Jnen-s*, étaient consacrées aux cultures sèches, dont l'orge et l'arboriculture (figuiers, pommiers, grenadiers...). Le centre de gravité de la vie intra-familiale était le *Hûch* du grand-père ou du père ainsi que la terre, la production du bâti étant régie par la famille.



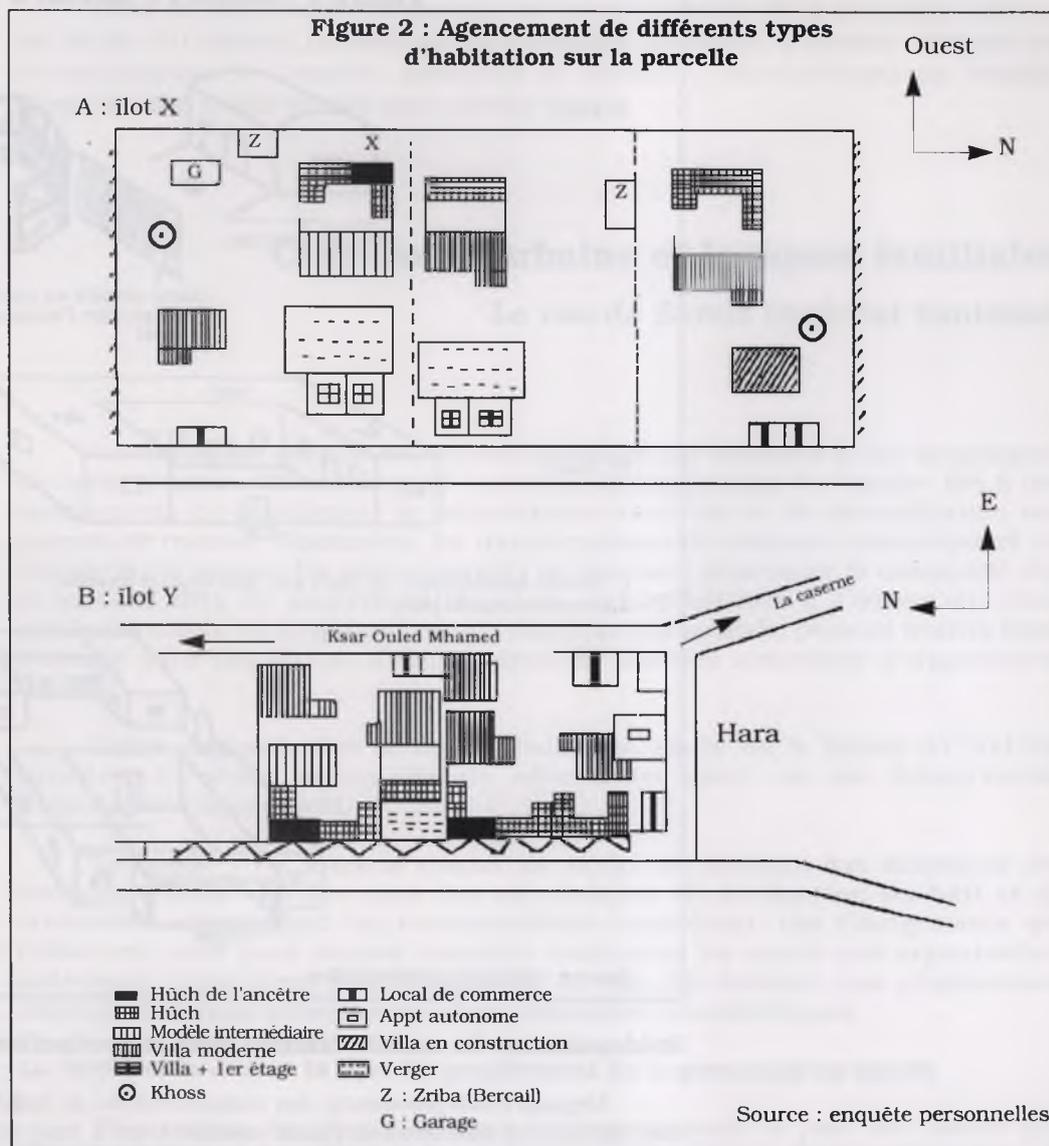
Prédominance du modèle familial dans la production actuelle du bâti

Depuis l'indépendance, les constructions se sont multipliées à Zarzis à partir des *Senia-s* et des *Jnen-s*. Aussi assiste-t-on à une mutation de la parcelle en îlot urbanisé. Cette mutation est, pour une grande part, le fait des familles propriétaires qui construisent plusieurs habitations sur leur terre. Ces constructions répondent à une nouvelle organisation spatiale et sociale de l'unité familiale qui néanmoins continue de se fonder sur la cohésion.

L'enquête auprès des familles, sous forme de récits de vie, nous a permis de saisir ces recompositions à l'œuvre et d'observer en quoi et dans quelle mesure elles réactualisaient le modèle antérieur d'organisation sociale.

L'îlot X, situé à Souihel (la frange balnéaire de Zarzis, en bord de mer) constitue un premier cas de figure (figure 2). Le père de famille y a construit, en 1910, un *Hûch* actuellement restauré. Il possédait, en outre, un petit cheptel et une

propriété oléicole de 600 pieds d'oliviers. Vers la fin des années soixante, ses trois fils ont également construit leur maison sur la parcelle, celle de l'aîné juxtaposant son *Hûch*. Emigrés tous trois, en France et en Allemagne, ils ont par ailleurs investi, dès 1978, dans la construction de villas à étages. La localisation de celles-ci en bord de parcelle crée une façade qui dissimule l'intérieur de l'îlot aux passants. Un jardin et un petit verger y ont été aménagés et sont délimités par un mur se prolongeant tout autour de la *Senia*. Celle-ci se trouve ainsi séparée, au Nord, de la parcelle appartenant à des cousins et, au Sud, de celle d'un autre «clan».



La famille s'est avérée ainsi au cœur du processus de production du bâti. Ce système de production ne pourrait fonctionner aujourd'hui sans une assise économique dont la gestion par le père, communément appelé *Sidi* (maitre), ou par le frère aîné, s'effectue selon le principe de solidarité. Face aux transformations socio-économiques que connaît la ville et en particulier Souihel et aux changements culturels qui affectent la société, les ressources traditionnelles se sont avérées insuffisantes pour maintenir l'équilibre de la famille. Aussi, c'est par l'émigration internationale et grâce à ses retombées financières que la cohésion de la communauté familiale a pu être préservée. Elle s'est traduite par le refus de vendre la terre et par le maintien sur place des enfants dans des maisons individuelles. La construction de trois villas pour la location constitue également un investissement

social visant à la préservation de la cohésion familiale, notamment en garantissant l'avenir des enfants. Un tel investissement économique et social illustre la capacité d'adaptation des habitants de Souihel aux changements économiques. Ils ont su tirer profit de la fonction touristique du bord de mer, impulsée par la construction de trois hôtels. Les villas sont louées jusqu'au mois de juin aux enseignants non originaires de Zarzis. En été, elles sont occupées par des cadres, des émigrés, des commerçants de Médenine, de Tataouine, de Ben Gerdane... Ceux-ci ont entendu parler de Souihel par des *Zarzissi* travaillant chez eux ou ont été informés des possibilités de location par des affiches.

Les familles constituent ainsi, à Zarzis, des acteurs fondamentaux de la transformation des *Senia-s* mais aussi des *Jnen-s* en îlots résidentiels et, partant, du processus d'urbanisation de la ville. Leurs projets résidentiels et les stratégies qu'elles mettent en œuvre pour les réaliser répondent à une volonté de préserver un modèle d'organisation sociale fondée sur la parentèle, toutefois réactualisé par l'individualisation des noyaux conjugaux. Aussi, sur une même *Senia*, les différentes générations cohabitent et/ou se succèdent.

Cohabitation spatiale et cohésion familiale

L'agencement, à l'intérieur d'un même îlot, des différents types d'habitation existant à Zarzis constitue un indicateur intéressant de la réactualisation du modèle antérieur d'organisation sociale.

Types de logement à Zarzis

Traditionnel	Villa	Appartement	Khoss
72,8%	25,6%	0,3%	0,8%

I.N.S., 1984 - fascicule régional

- Le *Hûch*, qui a remplacé le *Borj*, a vu son toit, en forme de voûte, remplacé par une dalle. Ce type d'habitat se compose de plusieurs *diar* (pl. de *dar* qui signifie pièce), disposées en **u** et ouvrant sur une cour centrale, d'une *khoss*, réservée aux besognes quotidiennes et polluantes, et d'une *Zriba* pour les animaux (figure 1).

- Le *Hûch rénové* ou habitat intermédiaire (figure 1) : son apparition est liée à l'éclatement de la famille en noyaux conjugaux et, par conséquent, à l'augmentation du nombre de cellules. C'est généralement le fils aîné qui quitte le premier le *Hûch* du père et fait construire, face à celui-ci, un *Hûch rénové*. La cour de ce dernier communique par une porte sur la cour centrale et une véranda ouverte à l'arrière de la maison est aménagée. Le *Khoss* disparaît au profit d'une pièce à l'écart et le *Najel* (le puits) fait son apparition sur le flanc de la maison. Les pièces sont généralement suffisamment grandes pour que puissent y être introduits des équipements électroménagers : réfrigérateur, cuisinière à gaz...

- La villa : elle marque l'îlot par sa taille et son architecture. La disposition et la fonction des pièces (salon, salle-à-manger, chambre-à-coucher,...), les équipements et les meubles y sont différents et traduisent un goût pour des modèles étrangers que se sont appropriés les cellules conjugales. La villa ne remplit cependant pas toutes les fonctions sociales. Son salon et sa salle-à-manger s'animent pour recevoir les invités (*barraniyya*), mais elle est délaissée au moment de la sieste et des soirées, qui continuent de se dérouler dans le *Hûch*. Certains chefs de ménages aisés construisent même, derrière leur villa, un *Hûch* réservé aux soirées, avec cuisine, douche et chambre. L'appropriation du modèle occidental d'habitation se fait donc en fonction des héritages culturels et l'organisation de la vie familiale s'inscrit à la fois dans la continuité et la nouveauté.

Par leur disposition au sein de l'îlot et leur agencement, les différentes habitations créent une seconde cour centrale où se déroulent la vie quotidienne et les cérémonies familiales. Cette cour est l'expression spatiale de la cohésion et de la solidarité familiales.

Vers une recomposition sociale de la *Senia*

La cohésion familiale connaît, depuis les années 80, des entraves d'ordres différents, à savoir la pression démographique, l'exiguïté des *Senia-s* et les changements économiques, qui ont engendré des espaces urbanisés selon un autre modèle. L'îlot familial, devenu trop petit pour abriter la parentèle, est délaissé par certains couples qui, pour pouvoir construire une maison, s'établissent sur d'autres parcelles. Il est, dans d'autres cas, subdivisé et vendu pour partie. La terre ne revêt plus aujourd'hui un caractère tabou ; elle a acquis une valeur d'échange, d'autant plus grande que la fonction touristique de Zarzis se développe.

Deux cas de figure, que nous présentons ici, illustrent les mécanismes de passage de l'îlot familial à un îlot socialement hétérogène.

De l'îlot familial à un îlot socialement hétérogène

La *sénia* Y (figure 2) est située au centre-ville, non loin de la *Hara* (le quartier juif) et de la caserne. Elle occupe une superficie de 2,5 hectares. En 1951, les deux frères qui en étaient propriétaires, Ali et Saïd, et qui y résidaient chacun dans une maison, se la sont partagée, ainsi que les 225 oliviers qui appartenaient à la famille. Ali a quatre filles et deux garçons. Sa parcelle abrite son *Hûch*, les maisons de deux de ses fils et celles, en construction, de trois de ses petits-fils. Saïd n'ayant qu'une fille mais cinq garçons occupe la parcelle la plus grande (1,5 hectares). Outre son ménage, trois de ses enfants (l'un est instituteur, les deux autres fonctionnaires) y sont installés. Ils ont fait construire en hauteur. Ses deux autres fils, émigrés respectivement en France et en Espagne, ont préféré acquérir une parcelle de 1200 m² sur la route de Jerba.

Un autre îlot, situé, en bord de mer, a été subdivisé en trois parcelles : la première a été conservée par le propriétaire d'origine ; elle abrite un *Hûch*, deux villas et un commerce ; la seconde, vendue à un riche propriétaire foncier, regroupe trois spacieuses villas ; la dernière, enfin, a été achetée par un ancien émigré. Il y a construit une grande brasserie (vente de bière) de type occidental.

L'achat d'un terrain à l'extérieur de la *Senia* familiale revêt des significations différentes. L'agrandissement de la famille entraîne le départ de ceux qui n'ont plus de place pour s'établir sur la parcelle. Un tel achat traduit, par ailleurs, la reconversion économique et sociale de la *Senia* : hier patrimoine familial avant tout, elle acquiert de plus en plus une valeur marchande ; la construction de résidences secondaires mises en location une partie de l'année, la création d'activités économiques liées au tourisme (café, restauration...), de commerces de route sont autant de raisons qui conduisent les propriétaires à ces transactions et, notamment à Souihel, où les valeurs foncières sont élevées : elles varient en effet de 30 à 50 dinars et plus le mètre carré, contre 5 dinars seulement à Chkerbane, sur la route de Ben Gerdane, au Sud-Ouest de la ville.

D'autres motifs de vente ont été évoqués par les enquêtes. Il s'est agi pour certaines familles d'aider financièrement leurs enfants, dans la construction d'un logement, à l'occasion du mariage de ces derniers ou pour qu'ils puissent partir à l'étranger. Le financement d'un pèlerinage a également constitué un motif de vente de la terre.

Les facteurs économiques et culturels et leur combinaison se sont ainsi avérés déterminants dans le processus de croissance urbaine à Zarzis et dans la diversification de l'espace urbain. Au sein d'un même îlot, des espaces structurés différemment se juxtaposent ; certains réactualisent le modèle antérieur d'organisation familiale et sociale, d'autres sont le produit d'une diversification sociale et socio-économique, mettant en jeu les changements économiques et culturels qui ont affecté la société locale. Ces recompositions à l'œuvre s'inscrivent aussi dans le paysage urbain par les clôtures qui font leur apparition autour de certaines villas et *Hûch*, depuis que le voisin n'est plus nécessairement un cousin.

La société zazissienne n'a guère fonctionné, jusqu'à une époque récente, selon les contradictions de classes dans la mesure où les relations familiales prévalaient dans l'organisation sociale. Si les changements économiques, la pression démographique et les transformations culturelles, notamment liées à l'enseignement, le tourisme et l'émigration, ont favorisé, dans une certaine mesure, l'individualisation du comportement, le système familial n'en demeure pas moins effectif.

Permanence du rôle de la famille dans la socialisation

Alors que certains îlots résidentiels connaissent une diversification sociale, l'organisation familiale demeure à la base de la production de nombreux autres.

L'agrandissement de la famille, comme nous l'avons souligné, entraîne le départ des enfants lorsque la *Senia* est devenue trop petite pour que tous s'y installent ou, encore, l'établissement d'enfants émigrés sur une autre parcelle. Elle constitue ainsi un facteur de déclenchement de mobilité résidentielle. La conséquence immédiate semble être l'éclatement de la structure familiale. Cependant, les recompositions se font souvent sur les mêmes bases, dans la mesure où les stratégies résidentielles des *Zarzisi* tendent à recréer des espaces de consanguinité. Les parcelles vendues le sont de préférence à un cousin demeurant sur une *Senia* voisine. L'installation d'un *barrani* dans le voisinage est ainsi évitée, notamment par la femme, qui a toujours été le régulateur de la vie familiale. Cette fonction est d'autant plus effective que la belle-fille (l'héritière du rôle) appartient souvent au même clan ou qu'elle est née à Zarzis. Les hommes ayant épousé une femme *barrania* (c'est-à-dire étrangère au groupe) ont généralement vendu leur maison à leur frère afin d'habiter ailleurs que sur la *Senia*. De ce fait, le mariage exogame constitue aussi un facteur de changement dans l'organisation familiale et favorise la consolidation de la cellule mono-nucléaire, sans pour autant que la famille élargie disparaisse des esprits. Si chacun "se débrouille" à sa façon, elle reste présente, malgré l'éloignement, et tient une place importante dans les pratiques. C'est, en effet, comme si elle transcendait l'espace et le structurait par le biais d'un tissu relationnel plus large, couvrant la ville toute entière.

La prédominance de la famille et donc du modèle de consanguinité dans la socialisation s'inscrit dans l'espace de la ville. Elle se matérialise en effet par l'existence de nombreux vides interstitiels dans la trame urbaine correspondant à des "friches sociales". Celles-ci constituent une étape précédant la mutation foncière aux profits des enfants. Elles reflètent la volonté de maintenir la fonction sociale de l'îlot et garantissent la permanence d'un modèle d'organisation spatiale privilégiant la parentèle. Les vides interstitiels résultent également d'autres stratégies, non plus sociales, mais économiques. L'extension du réseau routier, en l'occurrence, a contribué à valoriser les terres situées en bord de mer qui font aujourd'hui l'objet de spéculations.

L'échec des lotissements sociaux de l'Etat

Les logiques des acteurs non institutionnels ont mis en échec les interventions de l'Etat tunisien visant à la "rationalisation" de la production du bâti et de la croissance urbaine.

L'Etat est intervenu, à Zarzis, dans la production du bâti par le biais de la SNIT (Société Nationale Immobilière de Tunisie) et de la CNSS (Caisse Nationale de Sécurité Sociale). Bien qu'ancienne, son intervention, avec la construction d'une vingtaine de logements pour les sinistrés des inondations, en 1965, n'a pas pris d'ampleur, à l'instar de Jerba ou de Médenine. Elle s'est limitée à la construction, en 1969, d'une cité sur la route du port, destinée aux fonctionnaires de la police et de la garde nationale. Deux décennies après, le Fonds de Promotion des Logements pour les Salariés a construit une cité de 24 maisons à Ras Dhahra, sur la route parallèle à celle de Jerba. Les logements ont été achetés par des immigrants (instituteurs et infirmiers) et des fonctionnaires originaires de la Jeffara intérieure, considérant leur acquisition comme un moyen d'intégration dans la société locale. Enfin, la CNSS a construit un immeuble (le seul à Zarzis), dont les appartements sont loués aux cadres séjournant à Zarzis pour une courte période.

La Hara : un espace supra-familial.

La population de l'ancien quartier juif n'a pas cessé de diminuer entre 1956 et 1993, passant de 678 à 93 ménages. Ceux qui y résident encore aujourd'hui ont tendance à s'installer à Jerba où la communauté juive est plus importante. Les maisons délaissées ont été rachetées par des *Zarzissi*, émigrés ou non, afin de les louer ou d'y créer des activités de service (coiffure, couture, réparation de télévisions...) ou de commerce (parfumerie, habillement...). Depuis les années 80, on assiste à l'installation progressive d'une population immigrée dont les ressources sont faibles, employée dans le bâtiment (peinture, menuiserie...). Originaires du Jerid et de la Jeffara, ces immigrants habitent en groupe dans des pièces uniques qui étaient autrefois des bijouteries ou dans des maisons, s'ils sont en famille. Le bâti est de ce fait en voie d'*oukalisisation*, ce qui entraîne la dégradation du quartier.

La Hara est l'unique îlot ségréatif à Zarzis. Il est un espace pauvre et *barrani*. Cette situation s'explique vraisemblablement par la difficile intégration de sa population dans la société locale, celle-ci étant fondée sur les liens de consanguinité.

CONCLUSION

Trois types d'espaces urbains, produits par des logiques différentes, caractérisent principalement la ville de Zarzis : logiques sociales, d'abord, qui privilégient le fonctionnement de la famille élargie ; logiques économiques, ensuite, contribuant à l'émergence d'un *zoning* social (les catégories aisées s'établissant plutôt à Souihel, les catégories moyennes et modestes sur la route de Ben Guerdane) ; et, enfin, logiques institutionnelles visant au logement des cadres de l'Etat. Toujours est-il que les effets des logiques économiques et institutionnelles sont encore secondaires, l'organisation spatiale de la ville traduisant, avant tout, le rôle prédominant de la famille dans la production du bâti et dans le processus de croissance urbaine.

**REPÈRES
BIBLIOGRAPHIQUES**

BADUEL P.-R. - «Emigration et micro-urbanisation dans le Sud tunisien», in *Les Travailleurs émigrés et le changement urbain des pays d'origines. Etudes méditerranéennes*, n° 4, Université de Poitiers, 1983, pp. 76-93.

DHOUB A. - «La région de Zarzis : l'occupation du sol avant 1880», *Les Cahiers de Tunisie*, t. VI, n°23-24, 1958, pp. 311-316.

DHOUB A. - «La région de Zarzis : contact européen et exploitation du sol de 1881 à 1959», *Les Cahiers de Tunisie*, t. XX, n° 79-90, 1972, pp. 171-178.

FARGE P. - «L'agriculture à Zarzis», *Méditerranée*, t. 15, n° 4, 1973, pp. 3-21.

INSTITUT NATIONAL DE LA STATISTIQUE (Tunisie) - Recensement général de la population et des logements : population par division. Gouvernorat de Médénine. - 1975.

INSTITUT NATIONAL DE LA STATISTIQUE (Tunisie) - Recensement général de la population et de l'habitat. - 1994

INSTITUT NATIONAL DE LA STATISTIQUE (Tunisie) - Recensement général de la population et de l'habitat. Premiers résultats. 1994

KOITA T. - «KAEDI, ou le nomade dans la ville», in *Le nomade, l'oasis et la ville. Cahiers d'URBAMA*, Université de Tours, 1989 pp. 173-184.

LEGROS O. - *Du Village oasisien à la petite ville : Souk Lahad (Sud Tunisien)*. - Mémoire de Maîtrise, Université de Tours, 1991, 158 p.

MARTEL A. - *Les confins saharo-tripolitains de la Tunisie (1881-1911)*. - P.U.F, Paris, t. 1, 1965, 824 p.

MENOULLARD H. - «Zarziz, monographie du territoire des Accaras : notes posthumes réunies et publiées par M. Lépiney», *Bulletin de la Direction de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation*, 1912, pp. 96-121 et 150-168.

MINISTÈRE DE L'ÉQUIPEMENT, D.G.A.U. - *Zarziz : plan d'aménagement*. - 1990.

MINISTÈRE DE L'ÉQUIPEMENT, DIRECTION DE L'URBANISME - *Zone d'extension du centre de Zarzis*. - 1994.

MZABI H. - *La croissance urbaine accélérée à Jerba et ses conséquences sur la vie des relations avec l'extérieur*. - Université de Tunis, 1987, 178 p.

MZABI H. - *La Tunisie du Sud-Est : géographie d'une région fragile, marginale et dépendante*. - Université de Tunis, 1988, 941 p.

PROTECTORAT FRANÇAIS EN TUNISIE. Services des Affaires Indigènes - *Historique de l'annexe des affaires indigènes de Zarzis*. - Bourg, 1931, 45 p.